HAL
open science

L'Entraide de Kropotkine : un socialisme darwinien ?

Jean-Christophe Angaut

To cite this version:

Jean-Christophe Angaut. L'Entraide de Kropotkine : un socialisme darwinien ?. Bourdeau, Vincent; Macé, Arnaud. La nature du socialisme : pensée sociale et conceptions de la nature au XIXe siècle, Presses Universitaires de Franche-Comté, pp.375-392, 2017. halshs-01685192

HAL Id: halshs-01685192

https://shs.hal.science/halshs-01685192v1

Submitted on 2 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Entraide de Kropotkine : un socialisme darwinien ?

Les tentatives contemporaines de remise en cause du paradigme antinaturaliste dans les sciences sociales et de fondation d'un nouveau naturalisme[1] ne peuvent manquer de se confronter aux applications sociales du darwinisme (compris comme théorie de la sélection des plus aptes par la lutte pour l'existence). En effet, les principales variantes de darwinisme social cumulent en elles tous les abus que recèle potentiellement une approche naturaliste du social : qu'il s'agisse de légitimer la domination en en faisant un produit de la sélection naturelle ou de justifier un projet politique prônant la construction d'un cadre où une concurrence généralisée entre individus permettrait aux plus aptes de triompher, les usages sociaux de la théorie darwinienne semblent par contraste donner raison à une approche antinaturaliste qui postulerait l'illégitimité d'une application aux sociétés humaines de ce qui a pu être démontré à propos des autres espèces vivantes.

Dans ce contexte, la tentative que représente l'œuvre du naturaliste anarchiste russe Pierre Kropotkine doit être prise en compte, en tant qu'elle consiste à appliquer la théorie de l'évolution à l'espèce humaine sans pour autant légitimer l'ordre social. Pour Kropotkine en effet, l'évolution est moins déterminée par une lutte pour l'appropriation des moyens d'existence, lutte qui sélectionnerait dès lors les plus doués pour la lutte, que par l'aide et le soutien mutuels que les membres d'une même espèce s'apportent les uns aux autres. Est ainsi désamorcée l'application à la société de l'idée de concurrence généralisée pour la survie, de lutte pour la conquête des moyens de conservation et de perpétuation de l'existence et de sélection des individus les plus aptes à cette lutte ; en somme, Kropotkine rompt avec l'idée selon laquelle la survie et l'amélioration de l'espèce humaine dépendraient de la mise en concurrence généralisée de ses membres.

Le livre dans lequel cette thèse est énoncée, *L'Entraide – Un facteur de l'évolution* a paru en 1902 en Angleterre sous le titre *Mutual Aid*, avant d'être traduit en français, et révisé à cette occasion, en 1906[2]. Il s'agit d'une reprise en volume d'articles que Kropotkine, connu à cette époque comme naturaliste et comme anarchiste[3], avait fait paraître entre 1890 et 1896 dans la revue *Nineteenth Century*, en réponse à l'article de Thomas H. Huxley *Struggle for Existence an its Bearing upon Man* (février 1888), paru dans la même revue et promouvant une conception qu'on a qualifié de « gladiatrice » de la lutte pour l'existence. Il s'agit à première vue d'une prise de position hostile

---

1 Sur cette réévaluation partielle, voire Stéphane Haber, *Critique de l'antinaturalisme*, Paris, PUF, 2006.

2 Pour ne pas alourdir l'appareil de notes, les références à la première édition française du texte (Pierre Kropotkine, *L'Entraide*, traduction de Louise Bréal, Paris, Hachette, 1906) seront données directement dans le corps du texte, en chiffres romains pour les pages de l'introduction, et en chiffres arabes pour le reste du texte. L'ouvrage a fait l'objet de deux rééditions récentes : Pierre Kropotkine, *L'Entraide*, préface de Mark Fortier, Montréal, Ecosociété, 2005 ; et Pierre Kropotkine, *L'Entraide*, préface de Pablo Servigne, Paris, Aden, 2009. Le numéro 23 de la revue anarchiste *Réfractions* lui a également été consacré.

3 Sur la vie de Kropotkine, voir Pierre Kropotkine, *Mémoires d'un révolutionnaire* [*Autour d'une vie*], Paris, Scala, 1989.

au darwinisme social (entendue comme théorie étendant aux sociétés humaines cette conception « gladiatrice » de la lutte pour l'existence), prise de position qui intervient cependant pour partie au nom de Darwin lui-même, ce qui amène à se demander dans quelle mesure les conceptions développées par Kropotkine dans cet ouvrage peuvent être considérées comme formant l'esquisse d'un socialisme[4] darwinien, qui viendrait concurrencer le darwinisme social. La thèse défendue par Kropotkine est qu'à côté de la lutte pour l'existence entre individus, il faut admettre, comme un facteur prépondérant pour l'évolution, l'aide mutuelle que se prêtent les individus et qui permet à l'espèce de survivre à travers les individus qui la composent.

Dans cette contribution, je commence par présenter cette thèse en interrogeant sa filiation darwinienne. J'examine ensuite les présupposés qu'elle partage avec d'autres théories prétendant appliquer la théorie darwinienne à la société. Pour finir, je tente de dégager des analyses de Kropotkine le concept de nature qu'il mobilise lorsqu'il inscrit (ou réinscrit) le devenir humain, l'histoire, au sein de la nature.

Du darwinisme social au socialisme darwinien

Le livre de Kropotkine, et la thèse qu'il défend, doivent d'abord être replacés dans le contexte de l'incroyable succès de la théorie darwinienne dans la seconde moitié du XIXe siècle, succès qui a conduit à tenter d'en exporter le modèle sur le terrain des sciences sociales[5]. Qu'entend-on au juste par darwinisme au moment où Kropotkine écrit ? Sans doute pas ce qu'on entend par là aujourd'hui, à savoir une explication de l'évolution par l'accumulation de mutations génétiques contingentes au sein des espèces, variations entre lesquels le milieu opère un tri – les autres membres de l'espèce constituant un élément parmi d'autres de ce milieu[6]. Originellement, la théorie darwinienne s'articule autour des concepts de concurrence, de lutte et de sélection : les individus qui composent les espèces sont en concurrence pour s'approprier les moyens de conservation et de perpétuation de leur propre existence, une lutte pour l'existence s'engage entre eux, dont les plus aptes triomphent, en vertu de certaines qualités qui sont alors sélectionnées et transmises à leurs descendants. Pour expliquer les variations à l'intérieur de l'espèce, les premiers

---

4 On entend ici par socialisme, non pas les tentatives de réorganisation de la société qu'on a pu distinguer du communisme autour des années 1840, mais l'ensemble des doctrines politiques qui prônent une propriété sociale et une gestion collective des instruments de production, destinées à satisfaire les besoins individuels et collectifs (voir Georges Bourgin et Pierre Rimbert, *Le socialisme*, Paris, PUF, 1986, p. 13). La notion de socialisme inclut ainsi le communisme anarchiste dont se réclame Kropotkine. En outre, cette définition large du socialisme convient mieux aux formes variées d'entraide que met en valeur Kropotkine, formes qui ne supposent pas toutes l'adhésion à un projet communiste.

5 Kropotkine témoigne de ce succès dans les premières lignes du ch. 1er de *L'Entraide* lorsqu'il affirme que « la théorie de la lutte pour l'existence comme facteur de l'évolution, introduite dans la science par Darwin et Wallace, nous a permis d'embrasser un vaste ensemble de phénomènes en une seule généralisation, qui devint bientôt la base même de nos spéculations philosophiques, biologiques et sociologiques. » (p. 1) On notera que Kropotkine considère que c'est la théorie de la lutte pour l'existence, et non la théorie de l'évolution, qui constitue la spécificité du darwinisme.

6 Parmi nombre d'autres, voir la définition du darwinisme donnée par Dominique Lestel dans *Les origines animales de la culture*, Paris, Champs Flammarion, 2003, p. 28 : « Pour Darwin, la sélection s'exerce sur des populations qui se reproduisent de façon différentielle en fonction de leur adaptativité à l'environnement, laquelle se modifie à la suite de modifications aléatoires dans les gènes. » Ce dernier point est un anachronisme manifeste.

promoteurs du darwinisme (à commencer par Darwin et Wallace) étaient contraints de se rabattre sur des hypothèses relatives à l'influence du milieu, faute d'une théorie satisfaisante qui ne viendrait qu'avec la réinterprétation des lois de Mendel, les premières théories de la mutation et la naissance de la génétique moderne dans les années 1910[7].

De cette théorie de la sélection naturelle, des applications sociales vont être tentées, qui peuvent prendre plusieurs formes[8]. Il peut s'agir tout d'abord de considérer qu'un processus analogue a lieu au sein des sociétés humaines, et par conséquent que ceux qui dominent socialement ont été naturellement sélectionnés en vertu de leurs aptitudes. Dans ce cas, le darwinisme social se présente comme une légitimation de la domination sociale, légitimation qui prend la forme d'une naturalisation et qui consiste à sanctifier la domination de la bourgeoisie et à la spécifier (en tant qu'elle aurait sa source dans la biologie, et non dans la croyance théologico-aristocratique en un sang bleu). Il peut s'agir ensuite d'un idéal normatif : la société, pour fonctionner naturellement, devrait laisser libre cours à une concurrence non faussée entre individus, qui entreraient alors dans une lutte dont les plus aptes sortiraient vainqueurs. Dans ce cas, le darwinisme social se présente comme un projet de réforme sociale, visant à faire coïncider la société avec sa nature[9]. Enfin, comme on le verra, l'application du darwinisme à la société peut porter sur la sélection de groupes humains, et dans ce cas tendre à expliquer l'existence de comportements sociaux qui semblent contredire la concurrence à l'intérieur de l'espèce.

Ces tentatives d'application de la théorie darwinienne aux sociétés humaines ne pouvaient pas d'emblée s'autoriser de Darwin lui-même, qui ne s'exprime pas sur l'homme dans *L'origine des espèces* (1859), mais seulement dans *La filiation de l'homme* (1871). Il a notamment été souligné que ce qu'on appelle le darwinisme social était en grande partie indépendant de Darwin lui-même, et que certaines de ses thèses étaient défendues avant 1859, notamment par Spencer. Il n'en reste pas moins que Darwin a validé certaines généralisations que des collègues, comme Wallace dès 1864, ou des disciples avaient tiré de ses écrits. Mais il faut ici distinguer l'interprétation qui est donnée de la théorie darwinienne et la possibilité de son extension aux sociétés humaines. Ainsi dans les textes de Thomas Huxley auxquels Kropotkine réagit, est effectivement promue une version « gladiatrice » de l'évolution, mettant l'accent d'une manière exclusive sur la dimension de la concurrence et de la lutte comme unique facteur de l'évolution. Mais parallèlement, après avoir été tenté par une application de ce modèle à la société, Huxley l'a catégoriquement refusée[10], au

---

7 André Pichot, *Histoire de la notion de gène*, Paris, Champs Flammarion, 1999. *Écrite* pour la plus grande partie entre 1890 et 1896, publiée en 1902, *L'Entraide* partage ces lacunes du premier darwinisme.

8 Pour un panorama plus complet, voir Michele Acanfora, « Détermination biologique et justification sociale – Réflexion sur les dimensions idéologiques des sociologies biologiques », in P. Tort (dir.), *Darwinisme et société*, Paris, PUF, 1992, p. 89-130.

9 Cette variante constructiviste correspond davantage à la rationalité néolibérale contemporaine, telle qu'elle est notamment décrite par Pierre Dardot et Christian Laval dans *La nouvelle raison du monde*, Paris, La Découverte, 2010.

10 Contrairement à ce qu'affirme Pablo Servigne dans sa préface à la réédition de *L'entraide* aux éditions Aden, Huxley ne peut donc pas être rangé aux côtés de Spencer parmi ceux qui tentent ou prônent une application de la théorie de l'évolution aux sociétés humaines.

nom d'une opposition entre ce qu'il appelle le procès cosmique et le procès éthique (c'est l'idée qu'il développe notamment dans sa *Romanes Lecture* de 1893). Pour lui, tout le procès de la culture consiste à s'opposer à ce procès cosmique où dominent la lutte et la concurrence. Lorsqu'on la rapporte à celle de Huxley, la position de Kropotkine apparaît dans toute sa complexité : il va s'agir de tenir ensemble une autre version de la théorie de la sélection naturelle et l'idée d'une applicabilité de cette théorie aux sociétés humaines (ce que Huxley excluait, arguant au contraire d'une limitation du procès cosmique par le procès éthique). En tout état de cause, le fait de défendre une version « dure » de cette théorie n'implique donc pas automatiquement qu'on la défende comme devant être étendue au champ social.

En quoi, promouvant l'entraide comme principal facteur de l'évolution, Kropotkine peut-il se réclamer de Darwin ou du darwinisme ? Il convient ici de se garder de deux erreurs symétriques : celle qui consisterait à dire que Kropotkine se réclame intégralement de Darwin en écrivant cela (ce n'est pas le cas, il repère une tension chez Darwin entre la conception malthusienne de la lutte pour l'existence et la prise en compte des instincts sociaux) et celle qui consisterait à soutenir que Kropotkine ne peut absolument pas étayer sa thèse à partir de Darwin[11] (ce qui ne préjuge en rien de la valeur de cette thèse). Le projet de Kropotkine, ainsi qu'il l'explicite dans l'introduction de l'ouvrage, consiste à écrire un ouvrage où l'aide mutuelle « serait considérée non seulement comme un argument en faveur de l'origine pré-humaine des instincts moraux, mais aussi comme une loi de la nature et un facteur de l'évolution » (p. xi).

Pour pouvoir défendre cette thèse comme une thèse au moins partiellement darwinienne, Kropotkine s'appuie sur une distinction que l'on trouve au ch. III de *L'origine des espèces* entre deux sens qu'il conviendrait de donner à la notion de lutte pour l'existence. Celle-ci aurait en effet un sens restreint, ou sens propre (malthusien), qui désignerait la lutte entre les individus dans une situation de concurrence pour les moyens d'existence et de reproduction, mais elle admettrait aussi un sens large ou métaphorique, où elle serait d'une part lutte contre les circonstances, et d'autre part lutte interspécifique, et non intraspécifique. Pour Kropotkine, il n'y a pas vraiment de clarification chez Darwin entre ces deux acceptions de la lutte pour l'existence, au point qu'il semble considérer qu'il y a en fait deux Darwin comme il y a deux significations possibles à la lutte pour l'existence. Il y a le Darwin malthusien, celui qui insiste sur le sens étroit et sur l'inconvénient de conserver les faibles d'esprit et de corps dans nos sociétés en regard du destin biologique de l'humanité, et il y a le Darwin qui insiste sur la plus grande force des sociétés dont les membres se soutiennent mutuellement (p. 3-4), les deux se trouvant dans le même ouvrage sur *La filiation de l'homme* et Darwin ne cherchant pas à comparer les poids respectifs des deux facteurs de l'évolution. A la question, que Kropotkine considère comme pertinente (p. xiv), posée par Spencer, celle de savoir qui sont les plus aptes (puisque l'évolution est censée résulter d'une

[11] C'est notamment la position d'André Pichot dans *La société pure*, Paris, Champs Flammarion, 2000, p. 106-107.

sélection des plus aptes), il faut apporter une réponse sensiblement distincte de celle qu'apportait Spencer dès lors que l'on considère la lutte pour l'existence en son sens large ou métaphorique.

A la fin du ch. II de *L'Entraide*, Kropotkine propose de discuter, pour ainsi dire textes en main, de la valeur qu'il s'agit d'accorder aux textes de Darwin et de Wallace qui insistent sur le sens restreint de la lutte pour l'existence. Kropotkine montre notamment que bien souvent, il n'y a pas lutte, même entre espèces, mais simplement un tri, effectué par le milieu, entre espèces, ou entre les individus d'une même espèce (p. 67-68), ce qui anticipe sur des versions plus récentes de la théorie de l'évolution. Quant à la situation type qui sert à mettre en valeur la lutte au sens malthusien du terme (celle d'une saturation du nombre d'animaux sur un espace donné, entraînant une lutte pour s'approprier les moyens d'existence, lutte dont sortent vainqueurs les plus aptes à triompher), Kropotkine montre qu'il s'agit d'une situation abstraite qu'on ne rencontre pas dans la nature (p. 69). Bien plus souvent, il y a migration et adaptation à un nouveau territoire – ce qui pour Kropotkine (p. 70-72) pourrait bien permettre d'expliquer la disparition des formes intermédiaires, qui avait tant intrigué Darwin.

Reste l'argument arithmétique (celui d'une disproportion entre la croissance arithmétique des biens consommables et la croissance géométrique des populations) mis en avant par Malthus : Kropotkine le considère comme peu convaincant car les circonstances naturelles détruisent beaucoup plus la progéniture que la lutte au sein de l'espèce pour s'approprier les moyens d'existence et de reproduction (p. 72-73). La population animale n'arrive jamais au point de saturation et n'est donc pas déterminée par le niveau de nourriture et la lutte pour se procurer les moyens d'existence et de perpétuation, d'où l'importance au contraire des obstacles naturels à la surpopulation[12] que sont le climat, les maladies contagieuses et autres calamités (p. 74-75). Il n'est sans doute pas anodin que cette contestation d'une conception étroite de la lutte pour l'existence ait notamment été portée par des naturalistes russes[13], ce qui peut s'expliquer au moins par deux séries de raisons : d'une part la moindre prégnance dans ce pays (contrairement à l'Angleterre) d'une philosophie spontanée en affinité élective avec la révolution industrielle et la domination de la bourgeoisie, et d'autre part l'occasion qui avait souvent été fournie aux scientifiques locaux d'observer le développement de la vie dans des conditions extrêmes où une lutte entre individus de la même espèce aurait compromis l'avenir même de l'espèce.

Kropotkine développe sa thèse en huit chapitres, qui parcourent sur un mode descriptif l'échelle des formes de vie (invertébrés, oiseaux, mammifères) et les différentes étapes de l'histoire humaine (sauvagerie, barbarie, civilisation). La logique qui gouverne la progression de l'ouvrage est la suivante : l'association se rencontre à tous les degrés du monde animal et devient

---

12 Cette opposition au malthusianisme, et l'idée corrélative selon laquelle le problème de la surpopulation n'existe pas, aura des répercussions sur l'hostilité de Kropotkine et de Reclus vis-à-vis des tendances néo-malthusiennes dans les milieux libertaires de la fin du XIXe et du début du XXe siècle : les deux amis seront en effet opposés aux mesures de contrôle des naissances, qu'ils considéreront toujours comme un moyen de freiner la croissance démographique, et donc la puissance numérique et politique, de la classe ouvrière.

13 Voir Antonello La Vergata, « Les bases biologiques de la solidarité », article cité, p. 63-77.

simplement de plus en plus consciente[14]. Pour Kropotkine, la vie en société est l'arme la plus puissante dans la lutte pour l'existence entendue en son sens large et métaphorique (p. 60), à savoir qu'elle est un avantage en toutes circonstances, quand les autres qualités (strictement individuelles : plus grande rapidité, couleur, agilité, agressivité) ne le sont que dans certaines circonstances. Il n'y a, selon lui, aucune raison de réduire ce sentiment de solidarité à l'amour ou à la sympathie pour les proches, car il estime que ces derniers sont en fait seconds (p. xii). S'agissant de l'humanité, Kropotkine s'appuie en particulier sur l'anthropologie de Morgan pour montrer que la famille est seconde par rapport à la tribu (p. 85), ce qui signifie aussi que le sentiment d'amour et de sympathie pour la famille proche est apparu après le sentiment de solidarité interne à l'espèce ou à la tribu[15].

Pour Kropotkine, la compétition interne à l'espèce est limitée à quelques périodes exceptionnelles. Le reste du temps, la sélection s'opère par l'élimination de la concurrence (et non l'élimination des concurrents) au moyen de l'entraide, ce qui semble correspondre à un principe d'économie. Dans la conclusion de l'ouvrage, Kropotkine soutient même que dans l'évolution, l'entraide doit être associée au progrès et la compétition aux périodes de régression (p. 322), ce qu'il illustre dans l'histoire humaine par la révolution industrielle, laquelle a selon lui été retardée, et non hâtée, par la ruine des institutions médiévales d'entraide.

Instincts sociaux et sélection de groupe : les ambiguïtés d'une naturalisation de la société

Il importe à présent de souligner un certain nombre de difficultés véhiculées par cette thèse, ce qui peut permettre d'évaluer le rapport de Kropotkine à Darwin. On peut en retenir trois : d'abord la question du scientisme et de la légitimation par naturalisation ; ensuite la question de la substitution de la sélection de groupe à la sélection d'individus, en tant qu'elle présuppose la lutte sans jamais l'interroger ; enfin la présupposition d'instincts sociaux à la source des comportements altruistes.

Un point de vue hypercritique sur le texte de Kropotkine pourrait consister à soutenir qu'à une époque marquée par le succès de la théorie darwinienne de l'évolution, centrée sur le concept de sélection naturelle des plus aptes, l'anarchiste russe cherche à capter l'effet de légitimation qui s'attache alors à cette théorie pour étayer son socialisme antiautoritaire. C'est la thèse d'André Pichot, pour qui « où le darwinisme projetait sur le monde animal les conceptions de la sociologie malthusienne, Kropotkine projette les valeurs de solidarité et d'entraide. »[16] Kropotkine, même si sa tentative est beaucoup plus sympathique que celles des darwiniens orthodoxes, s'inscrirait dans un même mouvement de naturalisation de la société. Ce mouvement se traduit chez Darwin et

---

14 Kropotkine s'estime ici en accord avec Spencer (p. 56), signe supplémentaire que celui-ci n'est pas la cible principale de l'ouvrage.

15 Ce point contribue à séparer radicalement *L'Entraide* de Kropotkine des développements contemporains en « sociobiologie » ou « psychologie évolutive »..

16 André Pichot, *La société pure*, édition citée, p. 106-107.

chez ses successeurs par le fait d'importer dans la nature un modèle, voire un fantasme social, celui de la guerre de tous contre tous, pour ensuite le réexporter vers la société, ceint de l'onction de la scientificité, alors que chez Kropotkine, il consisterait à plaquer sur la nature des aspirations socialistes, pour ensuite naturaliser la société au moyen de ces mêmes aspirations qui en sont pourtant issues. La même opération qui, chez les darwiniens conservateurs, servirait à légitimer idéologiquement l'ordre social ou sa refonte dans un sens utilitariste, servirait ici de caution à sa contestation. De sorte que Kropotkine se livrerait sur la nature à la même opération qu'on a pu repérer à propos du darwinisme : emprunter à la sociologie de Malthus, voire à la philosophie politique de Hobbes une certaine conception de la société – celle des rapports entre population et denrées alimentaires, ou celle de la lutte de tous contre tous – pour la plaquer sur la nature, et ensuite la réimporter, naturalisée et sanctifiée par la caution scientifique, sur le terrain de la sociologie – opération typique encore de la sociobiologie des années 70[17].

Il est indéniable que Kropotkine partage avec un certain nombre de ses contemporains, darwiniens ou pas, une forme de conviction scientiste consistant à confier à la science, ou à ce qui se présente comme tel, la tâche de légitimer un positionnement politique. Reste à voir comment elle se décline sur deux points particuliers : la question de la lutte et celle des instincts.

L'une des principales difficultés que présente la thèse défendue par Kropotkine, c'est qu'elle partage un présupposé avec des théories qui n'ont rien socialiste. En effet, l'idée d'une sélection de l'altruisme a servi à penser, non pas la guerre entre les individus d'une même espèce dans le cadre d'une pénurie de biens alimentaires (Malthus), mais la guerre entre groupes biologiques ou sociaux, voire la guerre des races[18], l'idée étant sommairement que si tel groupe prend le dessus sur tel autre, c'est parce qu'il est plus solidaire. Une solution serait que Kropotkine anticipe sur cette dérive en postulant une coopération, non seulement intraspécifique, mais aussi interspécifique, entre les espèces et pas seulement au sein de l'espèce. Cette voie, soulignée notamment par les écologues contemporains, signifierait que ce n'est pas seulement tel ou tel individu, ni même telle ou telle espèce qui est sélectionnée, mais le phénomène de la vie coopérative. Seulement, pour des raisons assez fortes théoriquement, Kropotkine n'évoque pas cette question et substitue systématiquement au mieux la lutte d'une espèce contre les circonstances adverses, et le plus souvent la lutte entre espèces (comme cas particulier de cette lutte contre les circonstances), à la lutte entre individus à l'intérieur de l'espèce. Plus profondément, Kropotkine, comme les autres tenants d'une application du darwinisme à la société, ne sort pas du modèle de la lutte et n'interroge pas la pertinence du modèle de la vie comme lutte. En substituant la lutte contre les circonstances adverses, et le plus souvent la lutte

---

17 Ce tour de passe-passe avait déjà été repéré par Marx peu après la sortie de *L'origine des espèces* : voir la lettre de Marx à Engels du 18 mars 1862.

18 Ainsi Wallace explique-t-il en 1864 le mécanisme « naturel » conduisant à l'extinction des « races inférieures » dans *La sélection naturelle*, ouvrage auquel Darwin rend hommage dans *La filiation de l'homme*. Il en va de même chez E. Haeckel dans *Les énigmes de l'univers* (1899). Sur les rapports entre Darwin et Wallace autour du concept de sélection naturelle, voir Georges Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1994, p. 99-111.

entre espèces à la lutte interindividuelle pour l'existence, il passe à côté d'autres modèles de sélection. En particulier, il n'envisage pas un seul instant que ce ne soient ni tel individu, ni telle espèce qui soient sélectionnés, mais une certaine configuration de vivants, un type d'écosystème. Tout au plus remarque-t-il l'importance de formes de symbiose entre le vivant et son milieu (ainsi telle modification de la végétation fera disparaître ou migrer telle espèce animale), mais il n'envisage jamais de formes de coopération interspécifique[19].

Le texte de Kropotkine doit être rapporté à une difficulté[20] rencontrée, dans un cadre darwinien, pour rendre compte d'un certain nombre de comportements sociaux qui semblent contredire l'idée héritée de Malthus d'une lutte pour l'existence entre individus, lutte déterminée par la disproportion entre croissance (géométrique) de la population d'une espèce donnée et croissance (arithmétique) des biens consommables par cette espèce. Pour Kropotkine, la conception « gladiatrice » de la lutte pour l'existence est démentie par les faits, et il faut au contraire considérer que l'entraide augmente les chances de survie de l'espèce et substituer à la lutte entre individus pour l'existence la lutte entre espèces qui repose sur la solidarité interne à chaque espèce, et sélectionne même l'espèce qui est en mesure de faire preuve de la plus grande solidarité. Pour Kropotkine, cela doit immédiatement être interprété en termes d'instincts sociaux, qui sont sélectionnés à travers les individus qui en sont porteurs héréditairement. Ce que Patrick Tort appellera à propos de certains passages de *La filiation de l'homme* de Darwin « l'effet réversif de l'évolution » ne doit pas, selon Kropotkine, être réservé à l'humanité ; on peut le déceler dans toutes les espèces.

Mais il y a précisément une dernière difficulté sur ce point. La sélection opère sur des individus, de sorte qu'on est contraint, même dans le modèle de la sélection de groupe, de présupposer derrière des comportements altruistes des instincts sociaux – ce qui n'est *a priori* guère plus convaincant que les gènes de l'alcoolisme, de l'intelligence, de la délinquance juvénile etc., mis en valeur à notre époque. En outre, à suivre Kropotkine, ces instincts sont censés s'être formés dans l'évolution, manifestement sous l'influence du milieu (p. xii) : hommes et animaux sont censés avoir « appris » au cours de l'évolution la force qui découle de l'aide mutuelle et les plaisirs que procure la vie sociale[21]. Il faut ici rappeler, avec Kropotkine (p. 70) et contre une reconstruction rétrospective du darwinisme, que la thèse de l'influence modificatrice du milieu pour expliquer les variations est défendue non seulement par Lamarck, mais aussi par Darwin et Spencer. La présupposition d'un substrat héréditaire aux comportements sociaux, présupposition attenante à toute sociobiologie évolutionniste, est quelque chose de lourd et de difficilement

---

[19] C'est à mon avis la limite de la « redécouverte » de Kropotkine par l'écologie contemporaine, appelée de ses vœux par Pablo Servigne dans l'introduction déjà citée à une réédition récente de *L'entraide*. Voir toutefois l'exemple des écureuils sibériens et de leurs migrations contraintes en fonction des modifications de l'environnement végétal, p. 71.

[20] Cette difficulté est signalée notamment par Stephen Jay Gould dans *La foire aux dinosaures*, Paris, Seuil, 1997.

[21] Kropotkine insiste sur les jeux d'animaux en tant qu'ils permettent d'éprouver les plaisirs de la sociabilité, p. 58.

justifiable rationnellement, bien qu'elle soit couramment pratiquée, y compris par ceux qui en reconnaissent le caractère fragile et le risque d'arbitraire. Référer une classe de comportements à des qualités héréditaires ne va évidemment pas de soi. C'est pourtant la seule solution si l'on veut se maintenir dans un cadre évolutionniste : ce qui est en effet sélectionné, même lorsque l'on passe de la sélection d'individus les plus aptes à la sélection de groupes biologiques, ce sont toujours des individus. Pour le dire autrement, les qualités héréditaires qui sont censées être sélectionnées dans l'évolution ne se trouvent que chez des individus. Pour pouvoir soutenir que l'entraide est un facteur de l'évolution, il faut supposer qu'elle se traduit d'une manière ou d'une autre dans ce dont sont porteurs les individus d'une manière héréditaire, et ce en l'absence d'une théorie permettant d'expliquer la variation, sinon par l'influence du milieu (en l'occurrence, la sensibilité à la solidarité objective de l'espèce est censée avoir été sélectionnée).

Nature et histoire

Qu'en est-il pour finir du présupposé naturaliste qui pousse Kropotkine à considérer que les notions mises au jour par le darwinisme ont une pertinence sociologique ? Il convient ici de mettre au jour une thèse explicitement défendue par Kropotkine, celle de l'unité de la nature, de questionner le lien qu'il établit entre évolution et progrès, et de s'interroger sur le concept de nature qui est ainsi postulé.

La thèse de l'unité de la nature se comprend si l'on songe à l'auteur que vise Kropotkine dans *L'Entraide*, et qui n'est ni Darwin, ni Wallace, ni même Spencer, comme on l'indique souvent à tort[22], mais Thomas Henry Huxley, promoteur d'une version « gladiatrice » de la théorie de l'évolution, mais hostile à son application sociale. Chez Huxley, toutefois, la limitation du procès cosmique, dans son amoralité radicale, par le procès éthique (notamment au travers de la protection des faibles) ne va pas jusqu'à l'annihilation : fidèle à la version malthusienne du darwinisme, Huxley considère qu'on n'en aura jamais vraiment fini avec le procès cosmique, qui resurgira notamment au travers des guerres, qui sont la conséquence d'une persistance du problème de la surpopulation au sein des sociétés humaines – d'où chez lui une vision pessimiste, tragique, de ce conflit entre procès cosmique et procès éthique[23]. Par conséquent, ce qu'attaque Kropotkine à travers Huxley (mais aussi à travers Hobbes), tout autant sinon davantage que le darwinisme social, c'est cette opposition entre le monde et l'éthique, entre la nature et la morale sociale – de sorte qu'il va se trouver paradoxalement en plusieurs endroits défendre Spencer, et autres auteurs qui prétendent au contraire instaurer une continuité entre ces deux domaines conçus comme hétérogènes. Kropotkine se situe dans un courant de naturalisation de la morale

---

22 Dans *L'Entraide*, les rares mentions de Spencer sont toutes élogieuses. Par ailleurs, Kropotkine critique Spencer sur le terrain de la morale : d'une part il aurait supposé comme advenant à la fin de l'évolution quelque chose qui y était d'emblée présent (c'est le sens de la citation donnée par André Pichot dans *La société pure*, édition citée, p. 106) ; d'autre part (mais les deux sont liés) sa morale ne serait rien d'autre qu'un utilitarisme benthamien teinté d'évolutionnisme (Antonello La Vergata, « Les bases biologiques de la solidarité », article cité, p. 75).

23 D'où aussi chez Huxley la défense d'une colonisation civilisatrice qui éloigne les peuples primitifs du procès cosmique pour les faire entrer dans le procès éthique. Dans *L'Entraide* (p. 84), Kropotkine s'oppose expressément à cette vision de l'homme primitif.

et de la société, position philosophique qu'il cherche à étayer au moyen du darwinisme, quitte à y côtoyer des ennemis de classe.

Kropotkine défend cette position naturaliste au nom de l'idée d'unité naturelle, ce qui explique sa proximité avec Spencer dans l'affirmation que les conclusions qu'on peut tirer du darwinisme sont pertinentes pour penser les sociétés humaines, et son opposition aussi bien à Rousseau qu'à Huxley, notamment dans une note (p. 57-58) où il est fait grief aux deux auteurs, réunis dans une proximité paradoxale, d'avoir estimé que la société était une création humaine, en rupture avec le procès naturel, alors que pour Kropotkine il s'agit d'une réalité antérieure à l'homme, lequel est un être naturel. De ce point de vue, la description du passage de l'animalité à l'humanité (au tournant des ch. II et III) constitue un des moments-clés de l'ouvrage : Kropotkine y affirme cette unité naturelle, qui commande en outre une lecture de l'histoire axée sur l'importance des institutions d'entraide, préférentiellement à l'histoire de la compétition des grands hommes pour le pouvoir[24], ce que n'ont pas fait des auteurs comme Hobbes ou Huxley, qui ont généralisé à l'humanité entière pour le premier, à l'ensemble de la nature pour le second, ce modèle de la lutte de tous contre tous : « il serait donc tout à fait contraire à ce que nous savons de la nature que les hommes fassent exception à une règle si générale : qu'une créature désarmée, comme le fut l'homme à son origine, eût trouvé la sécurité et le progrès non dans l'entraide, comme les autres animaux, mais dans une concurrence effrénée pour des avantages personnels, sans égard aux intérêts de l'espèce. Pour un esprit accoutumé à l'idée d'unité dans la nature une telle proposition semble parfaitement insoutenable. » (p. 83) Naturalisant l'histoire, Kropotkine en fait le simple développement de plus en plus conscient de l'évolution : « les premières sociétés humaines furent simplement un développement ultérieur de ces sociétés qui constituent l'essence même de la vie des animaux les plus élevés » en termes de sociabilité (p. 86). Dans ce développement ultérieur, les qualités sociales, en tant qu'elles ont été sélectionnées par l'évolution, constituent le principal facteur.

Dans l'histoire, qui est en même temps un procès de civilisation et d'augmentation de la conscience, et qui de ce fait part de la sauvagerie pour s'élever à la civilisation, ce sont les mêmes instincts sociaux (p. 325), conservés parmi les couches les plus populaires, qui deviennent de plus en plus conscients, et qui de surcroît vont spontanément s'élargissant. L'élévation du niveau de conscience est aussi une universalisation. Kropotkine essaie en effet de montrer que chez ceux qu'il qualifie, avec les guillemets, de « sauvages »[25], l'existence est partagée entre deux séries d'actions : celles qui s'accomplissent à l'intérieur de la tribu (et qui obéissent à la maxime : « chacun pour tous »), et celles qui s'exercent à l'extérieur (et qui sont régies par la règle de

---

24 Sur la question de l'histoire, et du regard nécessairement biaisé des historiens, voir aussi p. 126-127.

25 D'une manière assez classique, Kropotkine considère comme « sauvages » les populations qui survivent encore dans les marges de la civilisation, là où le climat est trop dur pour que celle-ci puisse se développer (p. 90-91). L'ouvrage de Kropotkine se signale par des très beaux passages revalorisant la vie sauvage et dénonçant les massacres qui ont frappé notamment les Bushmen. Quant aux « barbares », il s'agit d'un terme qui renvoie aux débuts de la civilisation et qui est associé aux grandes migrations qui ont déferlé sur l'Europe à la fin de l'Empire romain (p. 128-130).

l'hostilité avec les autres tribus). Ce partage s'est maintenu au-delà de la vie sauvage, comme en témoigne la différence entre le droit public, qui régit les rapports entre les membres d'une même communauté, et le droit des gens, qui régit les rapports entre les nations[26] (p. 123). Il y a donc une continuité entre la vie sauvage, elle-même adossée à la naturalité, et la vie civilisée qui prétend s'en être affranchie.

Ce mouvement d'élévation de la conscience et d'élargissement de la solidarité définit l'évolution comme un progrès, que Kropotkine définit toujours par le même triptyque : plus de plénitude, plus de variété, plus d'intensité de vie. Autrement dit, l'évolution doit être considérée comme résultant d'un effort continu contre les circonstances adverses en faveur d'un développement des individus et des collectivités biologiques et sociales (p. 1-2), les résultats de cet effort étant en quelque sorte thésaurisés par les vivants. Si l'évolution est orientée vers un progrès, c'est aussi qu'elle favorise le développement (semble-t-il spontané) des facultés intellectuelles (p. xv). Pour Kropotkine, ce caractère progressif de l'évolution est à mettre directement en relation avec le rôle qu'y joue la coopération. En effet, comme l'indique la fin du ch. II, si les calamités étaient ce qui sélectionnait les plus aptes, « la décadence serait la règle dans le monde animal » (p. 78), parce que les calamités sélectionnent en général non les plus forts ou les plus productifs, mais ceux qui sont les plus capables de résister aux privations de toutes sortes, les plus endurants, qui sont aussi souvent les plus débiles, au sens propre du mot. Si l'évolution peut avoir le sens d'un progrès, c'est en tant qu'elle est une élévation du niveau de conscience. Pour reprendre une formule d'Élisée Reclus, « l'Homme est la Nature prenant conscience d'elle-même »[27], ce qui signifie que dans l'humanité, ce qui était fait par instinct est désormais fait consciemment. L'un des aspects importants de la thèse de Kropotkine consiste à socialiser l'intelligence, à en faire un produit indirect de la collectivité (p. 61). La sociabilité agit donc de deux manières dans l'évolution des espèces : d'une manière directe, elle permet la conservation de l'espèce ; d'une manière indirecte, elle favorise le développement de l'intelligence et des sentiments moraux, et donc le caractère progressif de l'évolution.

On peut alors se demander si la position défendue par Kropotkine ne s'inscrit pas dans une tradition bien antérieure à ce scientisme évolutionniste, celle des Lumières, qui consiste à se servir de la nature comme d'une référence externe à l'état actuel de la société, comme une réserve d'autres sociétés et d'autres socialisations possibles, comme le lieu de projection imaginaire d'autres formes sociales, plus conformes à des normes qui ne sont pas nécessairement d'origine naturelle. Les chapitres qui évoquent les sauvages et l'oubli où nous nous trouvons par rapport à la nature sont sur ce point particulièrement frappant. Un passage de *L'Entraide* qui décrit la tendance naturelle à l'évitement de la compétition mérite à cet égard une citation longue : « 'Pas

---

26 Ce passage de la fin du ch. III, où Kropotkine relève toutes les procédures que mettent en place les « sauvages » pour prévenir la division, l'apparition de la famille et l'accumulation (p. 123-124), semble anticiper sur les analyses développées par Pierre Clastres dans *La société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974.

27 Élysée Reclus, *L'Homme et la Terre*, Paris, Stock, 1905, p. 2.

de compétition ! La compétition est toujours nuisible à l'espèce et il y a de nombreux moyens de l'éviter !' Telle est la *tendance* de la nature, non pas toujours pleinement réalisée, mais toujours présente. C'est le mot d'ordre que nous donnent le buisson, la forêt, la rivière, l'océan. 'Unissez-vous ! Pratiquez L'entraide ! C'est le moyen le plus sûr pour donner à chacun et à tous la plus grande sécurité, la meilleure garantie d'existence et de progrès physique, intellectuel et moral.' Voilà ce que la nature nous enseigne ; et c'est ce qu'ont fait les animaux qui ont atteint la plus haute position dans leurs classes respectives. C'est aussi ce que l'homme – l'homme le plus primitif – a fait ; et c'est pourquoi l'homme a pu atteindre la position qu'il occupe maintenant […]. » (p. 80-81) Il est clair que la nature n'est plus seulement la nature du darwinisme, elle est une instance dont il est possible de tirer des enseignements, le lieu où se sont forgées les conceptions morales de l'humanité.

Conclusion

Le socialisme de Kropotkine, entendu comme promotion des institutions d'entraide au sein de la société indépendamment de sa mise en forme par l'État, est-il darwinien ? Et quel est dès lors le statut de ce texte aujourd'hui ?

Trois aspects semblent étayer un darwinisme de Kropotkine : l'appel aux instincts sociaux, la postulat naturaliste et la valorisation de la lutte et de la sélection. Il n'est pas certain que ces trois aspects soient ce qui définit le mieux son socialisme, mais cette question engage l'appréciation générale que l'on peut porter sur ce qu'est le darwinisme, sur sa signification politique et sur la possibilité de son application à l'humanité et à la société. Cette question est ardemment débattue, avec deux positions antagoniques : celle d'un André Pichot écrivant un ouvrage sous-titré « De Darwin à Hitler » pour insister sur la lourde responsabilité de Darwin dans les applications eugénistes et racistes tirées de la théorie de la sélection des plus aptes, et celle un Patrick Tort tentant au contraire de disculper Darwin, qui ferait presque figure de premier antiraciste de l'histoire[28]. Plus largement, certaines des tentatives pour mobiliser Darwin au service d'une pensée progressiste, une fois passé le couplet anticréationniste, sont assez peu convaincantes et courent le risque de naturaliser certaines formes de domination[29].

Que faire dès lors de *L'entraide* ? Il semble judicieux d'y distinguer la pente sociobiologique (consistant à référer un comportement social à des instincts) et une pensée de la sélection. Il est tout à fait possible, suivant en cela certains aspects du texte, de libérer la question de l'évolution de certaines des notions téléologiques qui continuent à la polluer (l'idée de sélection des plus

---

[28] Voir respectivement André Pichot, *La société pure – De Darwin à Hitler*, ouvrage cité, et Patrick Tort, *Le darwinisme*, Paris, PUF, 1997. Les arguments de ce dernier ne sont pas toujours très convaincants, comme lorsque dans les premières pages de l'ouvrage cité, il affirme que le monogénisme préserve Darwin de toute dérive raciste (alors que le monogénisme laisse ouverte la voie à une conception de la race comme dégénération).

[29] L'ouvrage de Peter Singer, *Une gauche darwinienne*, Paris, Cassini, 2000, est représentatif de cette tendance. Pour le théoricien de la libération animale et de l'antispécisme, Darwin pourrait notamment nous aider à comprendre que si certaines formes de domination sont à peu près universellement répandues, c'est qu'elles ont un terreau naturel et qu'il est donc vain de vouloir en finir avec elles – ainsi de la domination masculine. Il faudrait toutefois faire une exception avec les usages pragmatistes de la théorie de l'évolution, notamment chez Dewey.

aptes, à éliminer au profit de l'idée de variations contingentes, sans rapport avec le milieu et au sein desquelles celui-ci procède à un tri tout aussi contingent), et d'autre part de penser une sélection des formes sociales qui ne consisterait pas à les biologiser par références à des instincts, ou à un terrain génétique.

Reste enfin la question du naturalisme[30]. L'investigation en direction des rapports entre nature et culture reste une question pertinente : attaquer les applications du darwinisme à la société au nom d'une coupure entre nature et société n'est possible que si l'on dispose d'une théorie satisfaisante de cette coupure.

Jean-Christophe Angaut

[30] Je renvoie sur cette question à mon article « Que faire du naturalisme de *L'Entraide* ? », *Réfractions*, n° 23, novembre 2009, p. 9-18.